



Le Chaabi, miroir de la culture et des valeurs d'Alger, ville post-coloniale

HAFIZ Nadia✍

Introduction:

L'apport des héritages culturels berbères, arabes et ottomans dans la poésie orale du *melhoun*, véhicule une richesse fabuleuse. La continuité de cet acquis se fait par le biais de la musique *chaabi* qui permet de se réapproprier des valeurs souvent mises en berne, et même de retrouver son identité à une société exsangue et secouée par plusieurs années de guerre. Le bouleversement sociétal a été renforcé par l'exode rural vers les villes ; il a été suivi d'une désappropriation de la culture citadine et une déculturation renforcée par le progrès technologique.

Cette situation ébranla l'échelle de valeurs et la conception de la vie. Les habitants déboussolés ont essayé tant bien que mal de sauver leurs valeurs ancestrales. Inquiet, André ADAM s'est demandé si la culture pourrait survivre identique à elle-même ? Le chercheur exprima, vers les années soixante-dix, ce que ressentaient les habitants d'Alger, sur cette question : La culture survivra-t-elle identique à elle-même ?

En effet, cultures et valeurs sont bien ancrées dans la société algérienne grâce à deux facteurs unifiant, que sont l'influence religieuse et une histoire mouvementée communes. On les retrouve dans la poésie orale du *melhoun* qui est une poésie maghrébine qui remonte au seizième siècle.

Elle était déclamée par des poètes troubadours qui racontaient des faits historiques, tels que les confrontations des populations contre les troupes espagnoles ou plus tard françaises ; ils chantaient la séparation, l'exil, l'amour impossible..... ces

✍ Maitre de conférence AInstitut de Traduction d'Alger

sont sauvés de l'oubli par la musique *chaabi* qui donne un aspect de la culture à Alger. Le rôle qu'a joué et que joue encore la musique *chaabi* naissante, de surcroît populaire, est la sauvegarde du patrimoine immatériel oral de la poésie en langue arabe dialectale. Le *chaabi* a élargi l'aire géographique de sa transmission pour coopérer avec les pays voisins proches de la Méditerranée. René KHAWAM, qualifie le *chaabi* comme un genre provincial mais avec une action coopératrice, par "son influence directe sur les cours d'amour et les poèmes courtois du Moyen-âge français et de chevalerie", et d'ajouter " faut-il rappeler la coopération à sens unique, Afrique du nord-France, qui s'est produite ?".

C'est ainsi que certains aspects culturels en Alger sauveront les valeurs ancestrales, même si la plupart d'entre eux vivent une période de léthargie : le théâtre sommeille, les salles de cinéma se ferment les unes après les autres. La cinémathèque a perdu son aura, mais un art turbulent, robuste et dynamique tient le flambeau pour transmettre la culture et défendre les valeurs humaines, le *chaabi*. Cet art musical chante l'amitié, la nostalgie du passé, la douleur de l'exil, de la séparation, le respect de l'autre entre autre, la femme par le biais de la mémorisation de poèmes algériens du 16^{ième} et 17^{ième} siècle. Il touche la société, il glorifie la casbah, fief de ses artistes mélomanes convaincus que les valeurs spécifiques seront sauvegardées.

Il est certes vrai qu'Alger, ville post-coloniale a changé. Il convient de remarquer qu'elle n'est plus ce qu'elle était. Pourtant elle cherche aujourd'hui sa modernité qui pourrait sauver sa culture et ses valeurs ancestrales.

Elle a transmis le patrimoine immatériel maghrébin à la société, mettant en exergue culture et valeurs. Elle a élargi l'aire géographique de sa transmission, en Europe, pour coopérer avec les pays voisins proches de la Méditerranée. René KHAWAM, souligne le caractère coopérateur du *chaabi*, qui a revivifié la poésie orale du XVI^{ème} siècle. La musique *chaabi* s'est éloignée de la musique classique andalouse.

L'analyse du *chaabi* et de la musique arabo-andalouse multiplie les pistes de comparaison. La musique andalouse reflète une société de classe policée ou le passé est toujours présent et ou rien ne devrait changer. Diachroniquement, le *chaabi* a cassé cet immobilisme du à une sublimation du passé andalou à jamais perdu. Synchroniquement, il a imposé une langue, mélange de classique, de dialectale et de kabyle, pour secouer une idée

préconçue de l'intouchabilité de la langue arabe classique. Ostensiblement, le *chaabi* a pour ambition de toucher un large public en ayant pour principe l'éducation indirecte, par l'écoute musicale et la fiction littéraire d'*el melhoune*. Le thème de l'éducation est suffisamment ciblé par des mélomanes cherchant à défendre les valeurs perdues de la Casbah. Les industries de la culture tel que le cinéma, l'Internet, l'apprentissage des arts entrent dans le système de l'éducation.

1. Le chaabi:

Apparu au début du XX^{ème} siècle, le *chaabi* est une musique populaire du dedans, directement sorti du cœur d'Alger : la Casbah. La sphère géographique s'étendra jusqu'à l'ouest de l'Algérie, avec pour pôle artistique Mostaganem, puis peu à peu à l'est de l'Algérie. Cette musique a permis à la poésie orale –le *melhoune*– de passer de l'oralité à l'écrit, et de consigner le kabyle, reflet des valeurs algéroises. En approfondissant les influences sur le *chaabi*, on trouvera que le *chaabi* a puisé dans la poésie orale d'origine marocaine qui a acquis le statut de poésie maghrébine écrite, mise en valeur par le *chaabi* qui donne par là-même, un souffle de vie à la langue maternelle, et combine les formes suivant le rythme et l'imagination créatrice du chanteur, selon une fantaisie qui lui est propre.

En effet, la langue dialectale algérienne et marocaine a été utilisée par des poètes issus, *"d'une vieille citadinité, des anciens lignages de robe et d'épée, des maisons de sciences et de foi. Ils étaient dépositaires d'un trésor commun, de cultures spécifiques (...) ils donnèrent un sens à leur culture pour vivre les vraies valeurs humaines et s'ouvrir au monde"*. Si Ibn Khaldoun rapproche la valeur du bénéfice quand il dit *"il faut savoir que si ce dont l'homme tire bénéfice et profit a pour origine un métier, alors le bénéfice qu'il en tire de la sorte représente la valeur de son travail...car il n'y a dans le gain que le travail, le gain ne signifiant rien d'autre en soi"*, et si Oscar NIEMEYER oppose le prix à la valeur en disant *"aujourd'hui, les gens savent le prix de tout et ne connaissent la valeur de rien"*. Qu'en est-il de la culture et des valeurs transmises par un genre musical populaire : le *chaabi* ?

Et si IBN KHALDOUN et NIEMEYER, en respectant l'éloignement temporel entre eux deux, mettent la culture et les valeurs au niveau de l'échelle économique et commerciale, CAMUS, par contre, avec un point de vue radical, la situe au niveau historico-politique en avançant que *"la culture universelle est*

sortie de l'U.N.E.S.C.O quand Franco y est entré". Donc l'analyse du *chaabi*, porterait sur le commercial qui signifie l'échange ; le linguistique qui touche à la langue maternelle et l'historico-politique qui se réfère au passé. Peut-être bien que le *chaabi* a la force d'englober tous ces facteurs, pour que la culture puisse représenter un lieu d'échange et de dialogue entre toutes les cultures aussi bien universelles que maghrébines.

2. La culture maghrébine :

La culture spécifique des maghrébins est un moyen de connaître leur histoire, leur identité. Elle leur permet de se positionner par rapport à l'autre. Ce sont les cultures traditionnelles qui ont construit l'identité de tout un chacun, par l'accumulation de tout ce qui a été produit par une société : langue, objets traditionnels, habitation, etc. Elles se délimitent par l'éthique et le comportement. C'est par la culture que les européens ont bâti une civilisation basée sur la pagana chrétienne, à partir du grec et du latin. C'est par la préservation de la culture traditionnelle que les japonais ont érigé une civilisation. Or, la notion de culture est née à partir du mythe d'Antée qui a traversé la terre pour y semer du blé, elle a permis à l'homme d'élaguer tout ce qui est sauvage et barbare en lui.

Le maghrébin quant à lui, est conscient de sa culture particulière et commune, que charrient des dialectes, des us et coutumes, des mets, tels que le couscous et les merguez, les bijoux kabyles, commune. Tous tendent vers l'universalité.

Mais bien évidemment, le rapport entre culture et valeur est très complexe. La première se fonde sur le réel : le sol et l'homme, la seconde est abstraite, elle varie selon le lieu et l'homme. Cette opposition a été établie à partir du système d'équivalences de Ferdinand DE SAUSSURE, entre des choses qui préoccupent les sciences "*travaillant sur des valeurs*". Ces choses sont nécessairement marquées par des axes, l'une de simultanéité, l'autre de successivité. L'éminent linguiste propose que le système devrait être étudié synchroniquement "état de langue" et diachroniquement "phase d'évolution". La dimension sémantique du terme risque de nous perdre dans les champs d'investigations complexes. Nonobstant, l'intérêt est lié aux changements post-indépendance de la ville maghrébine, telle qu'Alger. La décolonisation l'a affectée, elle a bouleversé les structures des groupes sociaux quant au comportement et au langage. Elle a donné un ultime coup à la culture et aux

valeurs de la société. Le changement a eu lieu. Le quotidien en Alger d'aujourd'hui, n'a plus le même visage, c'est le background de la sous-culturation, renforcée par la télévision.

3. La culture en Alger post-coloniale :

A Alger, ces derniers temps, le ministère de la culture a donné son aval au Centre National de la Recherche Archéologique qui a fait des fouilles en collaboration avec l'équipe archéologique française. Celle-ci a fait appel à l'Institut français de Recherche en Archéologie préventive (INRAP) afin d'apporter assistance technique et scientifique, pour fouiller les entrailles de la ville, et déterrer un fond culturel, preuve de sa citoyenneté remontant à la présence de la ville antique romaine et révélant l'architecture d'une ville ottomane qui apparaît en premier. Ce fond été enseveli, suite aux catastrophes naturelles; inondations, séismes, guerres et bombardements de la casbah par les colons.

Ce même ministère tente d'animer une vie culturelle quelque peu léthargique, mais la désolation s'est généralisée, dans une Casbah qui a été, par le passé, le cadre d'une culture héritée des époques romaine et ottomane. Elle se révélait à travers le savoir faire de maîtres-artisans en ferronnerie, argenterie, menuiserie et fabrication d'instruments de musique. L'art se transmettait de père en fils dans de petites boutiques alignées des deux cotés des ruelles, représentant des corps de métiers différenciés.



Les vestiges témoignent d'un passé culturel algérois qui permet d'imaginer un apprenti instrumentiste, appliquant le savoir du père ou du maître, façonnant son propre instrument pour s'essayer ensuite au chant de poèmes du terroir. Il perpétue frénétiquement le patrimoine des ancêtres qui chantaient les valeurs profondément humaines et universelles.

A l'heure actuelle, le ministère de la culture n'arrive pas à combler le vide des salles de cinéma, pourtant la Cinémathèque d'Alger a connu ses heures de gloire dans les années 70. Elle était une véritable usines à spectacle La Casbah d'Alger était le poumon culturel de la ville. C'est de là que jaillit un art fougueux et viril, le *chaabi*. Cet art musical a redonné vie à la langue maternelle - mélange d'arabe classique, de dialectale et de kabyle, ces deux dernières, furent maltraitées et non reconnues officiellement. Les thèmes qui y sont traités ont été appropriés par les gens d'Alger. Ils ont mémorisés les poèmes du XVIème et du XVIIème siècle, renforcés par la musique *chaabi*. Celle-ci, grâce au chanteur qui défend la culture et les valeurs humaines. La nature, la femme, la douleur de la séparation, l'émigration, l'histoire du pays y sont décrits avec sensualité et subtilité ; il exprime un mal être, une certaine nostalgie. Le *chaabi* permet de s'évader et de rêver et peut-être de sauver les valeurs d'Alger d'antan.

Les valeurs humaines chantées par le *chaabi* sont un moyen de réussir un projet sociétal et de vivre pleinement la modernité. Le *chaabi* est un guide qui aide à préserver les valeurs ancestrales en adéquation avec le terroir et le patrimoine. Il est un moyen important de transmission des valeurs, il radoucit les mœurs. Le chanteur sélectionne les textes qui lui sont transmis oralement pour faire passer aux jeunes générations un héritage mal connu, de le conserver et le reproduire contre l'oubli. Le chanteur en déclamant les poèmes anciens, transmet une certaine façon de vivre aux mélomanes férus de musique, d'histoire. Comme les troubadours du Moyen-âge, il cultive l'amour courtois, un savoir faire à l'algéroise. Il met en valeur une langue non officielle, l'arabe dialectale, mélange d'arabe classique et de kabyle. C'est une langue raffinée, ou les algérois se reconnaissent. Dans le *chaabi*, l'humain est mis en avant comme le respect des parents, du voisin, du mari envers sa femme, du travail... Il valorise les différents corps de métiers ; il considère qu'il n'y a pas de sot métier, même celui de chanteur, mal vu dans la société algéroise. Le *chaabi* est marqué par une valeur ajoutée de la religion en louant les prophètes et les

saints. Cette valeur conforte l'idée d'appartenance culturelle et confessionnelle, preuve de l'identité algéroise et de la tolérance.

4. Les maitres de chaabi : La génération des années 20

Les mélomanes du *chaabi* restent fidèles aux maitres, les *chouyoukh* et aux créateurs du genre. Ils ne prennent pas en compte des chansonnettes incrustées au *chaabi* mais choisissent les textes poétiques du *melhounee* très anciens. Certains d'entre eux remontent au XIIIème et XIVème siècle. Ce sont des textes oraux, transmis par des familles et préservés jalousement et avec vigilance contre l'oubli, pour la sauvegarde du patrimoine. Certains textes restent éparpillés à travers le territoire et n'attendent qu'à être restaurés par mémorisation et répétition, enfin par l'écriture.

Les maitres du *chaabi* de la première génération, des années vingt, sont les piliers fondateurs de la musique *chaabi* dont le maitre des maitres est l'artiste El Anka, suivi par Hsissen et Hadj M'rizek. Arrive après eux, la deuxième génération comme Ammar Zahi, Guerrouabi, Dahmane El Harrachi, Maazouz Bouadjadj et bien d'autres. Tous ont contribué à la conservation, l'innovation, la reproduction et à la transmission d'un art oral menacé de disparition.

EL Anka est bien l'innovateur de ce genre musical algérois. Il était le porteur d'un projet culturel qu'il n'a hélas, pas consigné en théorie à travers un livre. Dans son orchestre, il introduisit des instruments comme le banjo, le mandole et le piano. Son interprétation des textes lui était spécifique. Il était sans conteste le sherpa des générations de chanteurs qui le suivirent. Pour la pratique, tous les honneurs lui revenaient mais du côté théorique, il faudrait signaler l'existence d'une chaire de la poésie *melhounee* à l'université de Rabat qui authentifie et restaure les poèmes anciens.

Cependant, le *chaabi* a évolué grâce à Edmond Yafil qui a modernisé l'éducation musicale à Alger. Il avait fondé, en 1909, l'école de musique arabe, érigée en association nommée *El Moutribia*. Il concilia l'univers traditionnel de la musique arabe à celui des techniques et des médias contemporains. Mustapha Nador a joué, quant à lui, un rôle prépondérant dans l'évolution de la musique de l'école d'Alger. Il revint après un séjour au Maroc avec des poèmes, œuvres de troubadours qui avaient fait la renommée de la cour de Fès à partir du XVIème siècle. C'est ainsi qu'El Anka se forma auprès de Nador comme

percussionniste. Il passa du chant religieux au profane en chantant les textes des amours interdits.

5. Les maîtres de chaabi : La génération des années 50

Chose étrange pour une société conformiste, l'interdit sera chanté par une nouvelle génération qui ne tourne pas le dos à la musique classique arabo-andalouse mais va lui insuffler un nouveau mode de chant, populaire et audacieux. Chants et musique s'appuieront sur une poésie orale qui fut longtemps marginalisée, perçue comme un écart, une faute par rapport à la "koiné", qu'était l'arabe classique. Probablement, la faute majeure qui lui incombe, est d'avoir intégré la langue maternelle maghrébine. Pourtant, les poèmes sont déclamés selon les normes de versification de l'arabe classique.

Cette génération s'inscrit dans la continuation de la musique arabo-andalouse et dans la coupure linguistique marquant ainsi l'existence d'une langue algérienne spécifique. Ce procédé libère le *melhoun* des conventions pour libérer l'imaginaire algérien qui s'enracine dans le patrimoine. Il signe historiquement ses dimensions culturelles, linguistiques et religieuses. Le *melhoun* est à plus de quatre voire de cinq siècles d'écriture en langue maternelle, où se côtoient l'arabe classique, l'arabe dialectal et le berbère.

Le *chaabi* comme le *melhoun* resteront longtemps un art marginalisé. Ce n'est qu'en 1964, que Boudali Safir qui était présentateur à la radio algérienne, créa le nom de *chaabi* pour le distinguer du classique andalou. En effet, le *chaabi* a connu ses plus belles heures à la radio algérienne, où travaillait Boudali Safir, et où juifs et musulmans y retrouvaient les fumeries de la casbah, les cafés et les cérémonies.

6. Etude d'un poème choisi:

Au départ le choix devait porter sur quatre poèmes du *melhoun*, d'une beauté sans égale, car ils reflètent toute la vie culturelle et les valeurs humaines. En mettant de côté et à regret l'étude des poèmes du *melhoun* tels que : des *filles de Fès el Bali*, le *Gardien jaloux* et la chansonnette de Dahmene El Harrachi *Ya Rayaheh*, l'étude pourrait sembler être tronquée car beaucoup de thèmes sont mis sous silence. Finalement l'étude portera uniquement sur le poème *La querelle entre le thé et le café* ; ce poème entre dans le patrimoine humain universel, vu qu'il traite du café et du thé, deux boissons universellement consommées. C'est un poème phare, chanté dans le genre musical *chaabi*, ayant pour axes : narration, dialogue, controverse et imaginaire.

Il est bâti sur une querelle dialoguée entre le café et le thé qui font appel au juge qui doit se prononcer sur la meilleure des deux boissons, l'interprétation musicale de Hajj Mrizq, chanteur chaabi a été inimitable ; fredonnée au moins pour les premiers vers, par les mélomanes.

Remontant aux siècles passés, ces deux boissons étaient prohibées, comme le souligne Fernand Braudel qui dit que le café *"en Arabie, en 1956, on en a interdit l'usage à la Mecque : boisson des derviches"*.

Le champ lexical du poème *querelle entre thé et café*, renvoie à une même réalité qui est la différence de classe et de génération: citadins/paysans/gens des villes. Le schéma actanciel reproduit les rapports entre le thé et le café et le juge à qui il lui, est demandé de ne pas détourner la loi et d'être juste.

Les structures du dialogue permettent plusieurs combinaisons. En premier lieu, celle de l'illicite qui est un élément perturbateur. Le thé prend l'offensive : ne dit-il pas au café : *"ma consommation aujourd'hui est permise"*, en faisant allusion à la prohibition du café qui était historiquement inconnu par les anciens arabes, il fut introduit en Arabie par les ottomans. De surcroît les clercs et les théologiens arabes l'ont interdit comme boisson, elle se répand alors au Maghreb avec une division géographique : pour le sud c'est le thé et pour le nord, le café. Certes la connotation glisse de l'illicite vers la couleur noire du café quand il lui dit : *"je ne ressemble pas au vin quant à la couleur !"*. La deuxième combinaison est celle du juge qui instaure une situation finale d'équilibre. C'est lui qui réconcilie les deux belligérants et enfin celle des forces agissantes ou actants. Le thé, provocateur, prend sens au fur et à mesure qu'il profère des paroles. Il est une force agissante alors que le café n'est que récepteur, rabaisé par tous les qualificatifs que lui adresse le café tels que : *véritable morceau de charbon- infusion trouble de marc de café- face d'araignée- au Sahara personne n'a entendu parler de toi*, référence géographique, division entre le nord et le sud. Mais le café rétorque en présentant ses bienfaits. Il se met en valeur avec subtilité, en se rapprochant de la nuit quand il dit : *"dans les mariages, la nuit et moi nous avons la couleur de l'ambre, j'accompagne les soirées des belles dames ; je calme les maux de tête ; je fais disparaître les fatigues des voyages"*.

Le dialogue, basé sur une comparaison entre le thé et le café, sous-tend des principes tels que l'amitié, l'inimitié, la socialisation. Pour ce faire, le dialogue est conforme au schéma actantiel suivant :

Destinateur		Destinataire
I		I
Thé		Café
Sujet actif	----- Quête -----	Sujet passif
I		I
Adjuvant		Opposant

Le thé est un sujet actif par la parole. Il poursuit un but qui est celui d'éloigner l'influence du café sur les algérois. Il a une quête bien précise, qui est de s'institutionnaliser comme boisson non seulement algéroise mais algérienne. L'adjuvant est représenté par le juge qui doit réaliser la quête du thé contre son belligérant. Finalement, le juge arrive à la réconciliation en plaçant Dieu comme destinataire. Le thé reprend ainsi la position de destinataire pour être l'égal du café. C'est la loi divine et humaine qui les relie.

Tout un système de valeurs est mis en exergue qui permet au thé de se définir par rapport à la société ou il évolue. En effet le thé et le café représentent des valeurs et des idéaux d'une société en devenir, qui projette un imaginaire aristocratique et intellectuel. En final dans ce bas monde, nul n'est perdant, tous les deux gagnent la course pour la conquête d'une société qui émerge aisée et raffinée et qui les apprécie tous les deux, car elle ne lésine pas à les chanter dans une Casbah qui aspirait à un certain savoir-vivre et savoir-faire.

Conclusion :

Il serait faux d'énoncer que le *chaabi* est spécifique à la culture algéroise, alors qu'une pépinière de chanteurs *chaabi* chante aujourd'hui les classiques de *melhoun* à Djidjel, Guelma, Souk Ahras, Constantine, etc.

Il semble que le rapprochement du symbole que représente la ville d'Alger du genre musical *chaabi*, est clair. En effet c'est en Alger post-coloniale et par le *chaabi* que les vraies valeurs humaines sont conservées. Ce genre musical a eu l'opportunité de réactiver la littérature, l'histoire, l'anthropologie et la langue maternelle. A lui seul il traduit un fond culinaire,

florale, folklorique et linguistique. Les vraies valeurs ancestrales y sont conservées : humaine, identitaire, linguistique, amour de la femme et du pays, travail, tolérance, respect de la famille et de l'autre.

L'essence et la philosophie du *chaabi* tendent vers toutes ces valeurs citées. Il comporte un large patrimoine. Il joue le rôle de transmission d'un capital poétique légué par les anciens poètes, pour être un cheikh, c'est-à-dire un maître du *chaabi*, qui est obligé de s'élever et de transcender le texte qui renferme tous les principes fondamentaux du gentilhomme algérois.

Notre réflexion, au début de cette recherche, s'est basée sur les changements culturels qui touchent Alger à travers son identité, son architecture et son identité. Nous avons pris comme exemple la musique chaabi qui en est un reflet, avec la ferme conviction que le chaabi, comme facteur de transmission sauvera Alger de la décrépitude. Mais, hélas, les résultats escomptés ne sont que partiellement atteints. Ce n'est qu'illusion de croire que le chaabi est le miroir des valeurs et de la culture d'Alger.

Bibliographies:

- ADAM, André, *Urbanisation et changement culturel, Annuaire de l'Afrique du Nord*, CNRS, 1972 p.219.
- BAROUDI, Fatma, *Un patchwork de l'histoire d'Alger à la place des martyrs, liberté*, Alger, 01/04/2014.
- BOUZAR-KASBAJI, Nadya *L'Emergence artistique algérienne au XXème siècle*, O.P.U Alger, 1988, p.55.
- BOYER, Pierre, *La Vie quotidienne à Alger à la veille de l'intervention française*, Paris: Hachette, 1963, p. 212.
- BRAUDEL, Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Tome2, Paris, 1966, p. 100.
- DE SAUSSURE, Ferdinand, *Cours de linguistique générale* Paris, 1962, p115.
- DELLAI A. El watan, jeudi 8février 2007, p.24.
- DELLAI, Ahmed Amine, *Chansons de la Casbah*, Edition ENAG, Alger, 2003, p.49
- IBN KHALDOUN, *La mukaddima*, traduction. G, Labica, Hachette, Paris, p122-124.
- KARECHE, Boudjema *Eloge de l'étudiante*, *El Watan Alger*., 26/12/2013, p.15.
- KHAWAM, René, 1964, Paris, 1964, page, 436.
- TAHRI, Hamid, *L'Université de Constantine reste ma fierté*, El Watan, jeudi 16 février 2012